

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Écrire des histoires de filles dans un univers masculin

Francine Pelletier

Volume 18, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

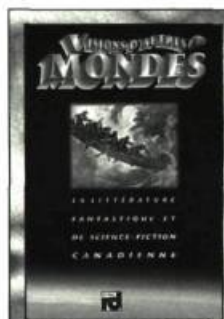
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, F. (1995). Écrire des histoires de filles dans un univers masculin.
Lurelu, 18(2), 36–38.



Ce texte est paru à l'origine dans *Visions d'autres mondes, La littérature fantastique et de science-fiction canadienne* (1995, Quarry Press, Éditions RD et la Bibliothèque nationale du Canada), un recueil d'articles publié sous la

direction d'Andrea Paradis pour accompagner l'exposition « Visions d'autres mondes / Out of this World » inaugurée en mai 1995 à Ottawa, à la Bibliothèque nationale du Canada. Nous remercions M^{mes} Margo Wiper et Andrea Paradis, ainsi que la BNC, de nous avoir autorisés à reproduire l'article de Francine Pelletier.

Un monde de gars

Le scénario se déroule toujours de la même façon : elle a treize ou quatorze ans. Charmante, réservée, je dirais même timide. Elle s'avance vers moi, seule ou en compagnie d'une ou deux copines, et me dit : « Tu sais, moi, je n'aime pas ça, la science-fiction. » Au bout d'un moment de réflexion, elle ajoute : « Mais, c'est drôle, j'ai quand même aimé ton livre. »

Non, il ne s'agit pas d'un cauchemar récurrent qui hanterait mes nuits d'auteure de S.F. Cette scène très réelle, je l'ai vécue à répétition durant cinq ans – de 1989 à 1993 –, durant ces années passées à parcourir le Québec (et une partie du Canada) lorsqu'en tant que pigiste j'effectuais des rencontres auteure/lecteurs par le biais de divers programmes gouvernementaux. La « tournée des écrivains » du ministère de l'Éducation du Québec, organisée par l'Union des écrivaines et écrivains québécois, le programme de rencontres avec des écrivains canadiens du Conseil des Arts du Canada, le défunt Festival national du livre : autant d'occasions qui m'ont permis de rencontrer, en cinq ans, près de 11 000 élèves de dix à dix-sept ans, sans compter les rencontres non officielles lors de salons du livre ou d'un atelier d'écriture. Ces jeunes de partout, de tous les milieux, je les ai visités des Îles-de-la-Madeleine jusqu'à Winnipeg, de Fort-Coulonge à Chibougamau.

Du côté des garçons, c'est différent : bien que peu d'entre eux lisent des romans, on recrute parmi ce petit nombre de grands

ÉCRIRE DES HISTOIRES DE FILLES dans un univers masculin

amateurs de S.F. Les plus fanatiques ont lu tout Sernine, tout Champetier; ils se plaignent que Philippe Gauthier n'ajoute pas un quatrième tome à sa trilogie... À seize ans, même si leurs consœurs trouvent que ça fait « bébé », ils dévorent les titres de Jeunesse-Pop (c'est la seule collection jeunesse au Québec qui leur procure régulièrement leur dose de S.F.).

Les filles, c'est toujours le même commentaire : « Je n'aime pas ça. » Pourtant...

Les filles, ce sont de bonnes lectrices. À dix ans, elles ont lu tout Lucy Maud Montgomery. À onze ans, elles ont dévoré *Les filles de Caleb* (deux tomes dont le premier, plus court, fait à lui seul plus de 500 pages !). À douze ans, elles lisent indifféremment des romans Harlequin et le dernier Stephen King. Alors, pourquoi pas la S.F. ?

« Au cinéma, les films de S.F. sont toujours très violents », me dit l'une de mes réticentes lectrices. « Ça ne m'intéresse pas », disent la plupart. « Trop difficile », ajoutent les autres. « Mais, répliqué-je, en avez-vous seulement lu ? » « Heu... non. » Alors, qu'est-ce qui vous retient d'essayer ? Quelle invisible barrière se dresse donc entre la science-fiction et ses lectrices ?

Bien sûr, garçons et filles rencontrés au fil des tournées m'ont offert une foison de conseils pour rendre mes romans plus attrayants à leurs yeux : plus d'amour, plus d'horreur, plus de baisers et plus d'hémoglobine... J'aurais dû les écouter, rien que pour juger du résultat !



Désespérée de trouver la réponse auprès des jeunes, je me suis adressée à des lectrices adultes qui, à l'instar de leurs cadettes, avouent une franche aversion pour la S.F. « C'est très difficile à lire », m'explique une touche-à-tout curieuse, avide de découvrir de nouveaux auteurs. « Il faut se créer nos propres images, l'histoire ne correspond à rien de ce qu'on connaît. » Elle n'est pas emballée. Oserai-je lui proposer un autre titre ? « Pas tout de suite », dit-elle avec prudence. « Il faut être en forme pour lire un tel livre, ça demande de rester très attentive. »

« Déconnecté de la réalité » est le terme employé par une autre. « Tiens donc, ai-je

répondu à cette lectrice passionnée, il me semblait que tu aimais le fantastique... » Le fantastique, oui, admet-elle. Mais pas la science-fiction. « Le problème, c'est quand l'histoire repose sur un gadget. Quand c'est trop technique, toute l'histoire s'écroule si la quincaillerie qui la soutient devient dépassée. » Opiniâtre, j'insiste : elle a aimé mes romans, qui contiennent pourtant leur part de « quincaillerie ». Elle aime Vonarburg, Le Guin... « Oui, mais ce sont des romans qui racontent d'abord une histoire. La quin-



caillerie n'y est qu'accessoire. Vos romans ne vieillissent pas, parce qu'ils racontent d'abord des personnages. Sauf quelques belles exceptions, les auteurs masculins écrivent des romans froids, sans émotion. »

Inutile de préciser que je ne partage pas cette opinion. De « belles exceptions » remplies d'émotion, je pourrais en citer des tas parmi mes confrères québécois et étrangers. Il reste qu'on peut identifier, parmi les facteurs qui rendent la S.F. rébarbative aux yeux des femmes, le désir de puiser, dans leurs lectures, d'abord et avant tout des émotions.

Pour en revenir à mes jeunes lectrices décrites plus haut, je leur ai bien sûr demandé souvent *pourquoi* : pourquoi prétendaient-elles aimer mes romans si la S.F. leur déplaît tant ? « Je ne sais pas » demeure l'inévitable réponse.

Lorsque j'insiste pour approfondir la question (toujours pressée par le temps, parce qu'elles viennent me voir à la fin de la rencontre, bien sûr), j'obtiens une réponse par la négative. Elles ont aimé parce « ce n'est pas violent comme au cinéma », parce qu'elles ont compris les aspects techniques, parce que ce n'est pas trop compliqué... Je voudrais bien qu'un jour l'une d'elle me réponde qu'elle a aimé parce que c'est un chef-d'œuvre. Enfin, passons.

Je leur demande alors si, par hasard, elles auraient aimé mon livre parce que l'héroïne était quelqu'un à qui elles pouvaient s'identifier. Leur regard s'illumine. « C'est vrai ! C'est pas une histoire de gars. »

Voilà, le mot est lâché : la science-fiction est un monde d'hommes.

Mais que diable allait-elle faire dans cette galère ?

S'il est une question qui revient sans cesse lors de ces rencontres auteurs/lecteurs, c'est bien celle-ci : «Pourquoi écris-tu de la S.F. ?» Les adolescents ont de la peine à comprendre pourquoi on écrit, point final – il leur est difficile de concevoir qu'on puisse consacrer autant d'énergie à une activité aussi peu lucrative. Alors, en plus, quand il faut leur expliquer pourquoi diable on écrit de la S.F., un genre qui attire aussi peu de lecteurs !

Bien sûr, je leur parle de *passion*; du besoin de raconter les histoires qui m'habitent, de donner vie aux personnages qui me hantent... *Oui, mais pourquoi le faire par le biais de la S.F. ?*



Au Québec, la plupart des femmes qui œuvrent dans les littératures de l'imaginaire se cantonnent du côté fantastique. Les auteures de science-fiction, celles qui se consacrent principalement à ce genre, sont rares : les Vonarburg et Rochon ont peu d'émules. Du côté jeunesse, Johanne Massé

s'ajoute à la courte liste. En France, elles ne sont guère plus nombreuses, malgré le bassin de population plus vaste. Aux États-Unis, on sait qu'il est plus aisé de trouver une auteure de *fantasy* que de S.F.

Si j'écrivais ici un essai scientifique, j'interrogerais mes consœurs pour savoir ce qui leur a pris de s'embarquer dans cette galère. Mais je n'ai pas une telle prétention : ma réflexion se veut personnelle. Je me limiterai au seul cobaye que je connais bien. Les réflexions qui suivent sont donc ma responsabilité et n'engagent en rien les autres auteures de science-fiction.

Pourquoi me suis-je lancée dans cette aventure ? Je n'ai pas de formation scientifique («ça paraît», diront de méchantes langues). Adolescente, je n'étais pas une fanatique de *Star Trek*, je ne lisais même pas de S.F. En fait, j'ai commencé à écrire de la science-fiction sans même en avoir lu. Je regardais, bien sûr, certaines émissions du genre : *Voyage au fond des mers*, *Perdus dans l'espace*, *Cosmos 1999*, mais je n'en faisais pas une passion.



Pour tout dire, j'écrivais des romans policiers. Un jour, l'une de mes histoires a connu un dénouement qui relevait tout à fait de la S.F. C'est que, sans m'en rendre compte, j'avais été contaminée par mon frère, grand lecteur devant l'éternel, qui me faisait part de ses lectures au point d'ensemencer mon imaginaire. Lorsqu'il s'est aperçu que j'écrivais de la S.F. (surtout au récit du navet que j'avais pondu), il m'a proposé aussitôt quelques «classiques» en lecture. Rien à faire. Ça ne m'attirait pas. Puisque je lisais des romans policiers, pour me prendre au piège, mon frère m'a sournoisement refilé *Les cavernes d'acier* d'Asimov. J'étais ferrée.

Ce qui me permet d'avancer ce paradoxe : *les femmes n'aiment pas la S.F. parce qu'elles n'en lisent pas*. En des termes moins contradictoires : la S.F. souffre du préjugé qu'entretiennent les lectrices à son égard. Avis : la lecture d'une œuvre bien choisie entraîne la dépendance...

Ainsi, après avoir dévoré tout ce que mon frère possédait d'Asimov, j'ai goûté aux fameux «classiques», avant de former mes propres goûts à la lecture des Vonarburg, Le Guin et autres auteures. Cependant, je ne suis jamais devenue le lecteur inconditionnel et passionné que sont mes amis. Lorsque j'ai participé à un premier atelier d'écriture de science-fiction en 1981 (animé par Elisabeth Vonarburg), je croyais alors posséder une bonne connaissance du corpus S.F. américain. Quelle impudence ! Mes confrères ne cessaient de me vanter tel ou tel auteur dont je n'avais pas lu un traître mot. Encore aujourd'hui, j'ai deux décennies de retard sur l'actualité littéraire à l'étranger.

Je dois préciser qu'à l'instar des lectrices citées plus haut, certains auteurs masculins me sont illisibles. «J'ai parfois l'impression, m'a confié l'une de ces lectrices, que l'auteur a une idée scientifique géniale et qu'il se dit : "Je vais en faire un roman; il faut maintenant que je trouve une histoire pour aller avec." Alors que les auteurs donnent l'impression de créer d'abord des personnages, des émotions.» Ce qui me permet de rappeler cette évidence : *les lectrices préfèrent la S.F. «douce», issue des sciences humaines, à la S.F. «hard» où l'aspect technologique prend parfois la part du lion.*



Mais toutes les considérations amenées jusqu'ici ne résoudreont pas le profond mystère qui sous-tend la condition de tout auteur S.F. : écrire de la science-fiction, c'est situer tout le processus de création dans un mode de pensée particulier qui consiste à formuler des hypothèses, à construire des mondes, à réfléchir au futur chaque fois que survient un changement dans le quotidien.

Tiens, tiens ! Les métiers traditionnellement qualifiés de «féminins» ne sont-ils pas ceux où l'on *prend soin*, où l'on *soigne*, où l'on se *préoccupe* des gens ? Écrire une S.F. issue des sciences humaines tiendrait-il de l'atavisme, d'un «instinct maternel» qui amènerait l'auteure à s'inquiéter de l'avenir de l'humanité, comme une mère poule veille



mais ça c'est une autre histoire).

Cependant, les femmes ne sont pas seules à reporter dans l'ailleurs et demain les préoccupations de l'ici et maintenant. La différence reposerait donc plutôt sur la manière. Les femmes ont leur propre manière de faire les choses, dit-on, de mener une carrière, de s'engager en politique... Pourquoi pas une manière féminine, une écriture féminine? Hum! Je ne suis pas certaine que, dans un test «à l'aveugle», on saurait distinguer Coke de Pepsi, c'est-à-dire l'auteure de l'auteur. Je laisse donc à

sur ses enfants? Cela expliquerait que les auteures québécoises, entre autres, accordent une telle importance à la vie quotidienne dans les mondes qu'elles construisent (ça expliquerait aussi pourquoi je n'ai aucune, mais aucune envie de faire des enfants –

des théoriciens plus audacieux que moi le soin d'ouvrir cette boîte de Pandore. Puis-ent-ils ne pas se coincer les doigts sous le couvercle!

Quoi qu'il en soit, d'où vient la manière, sinon des modèles? On peut supposer que le fait de proposer des modèles féminins aux lectrices devrait encourager celles-ci à poursuivre leur découverte de la littérature S.F. Ceci étant dit, il faut préciser que le lecteur de S.F., homme ou femme, ne représentera jamais la majorité de la population. La science-fiction, du moins au Québec, n'est pas un genre générateur de best-sellers.

Et la part de la lionne ?

J'ai lu quelque part (sans doute dans *Solaris*), que mes consœurs anglophones se sentaient tout juste tolérées par leurs confrères, qu'elles étaient accueillies avec condescendance, puis avec animosité lorsqu'elles commençaient à rafler les prix littéraires les plus convoités.

Dans le milieu féministe, je récolte le scepticisme lorsque j'affirme que la science-

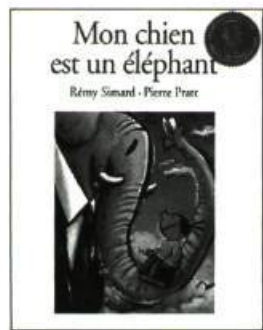
fiction québécoise, au contraire, s'est toujours montrée accueillante à l'égard des auteures. J'ai même eu parfois l'impression qu'on m'accordait plus d'attention parce que je suis une femme écrivant de la S.F. que parce que je suis une écrivaine, ce qui est un peu vexant.

Le milieu de la S.F. québécoise a toujours possédé, entre autres par ses revues, des lieux de publications qui offrent un soutien non négligeable aux créateurs (soutien par leur direction littéraire, bien sûr : je ne parle pas de soutien financier dans le domaine culturel où l'argent est aussi rare). Il est certain qu'une jeune auteure de S.F. sera soutenue et encouragée par l'ensemble du milieu, ce qui n'est peut-être pas le cas dans les autres genres littéraires.

À cet égard, être une femme dans un univers masculin n'est pas un fardeau. Il reste à souhaiter qu'une telle relève féminine se présente au rendez-vous – et qu'on parvienne à convaincre quelques lectrices de tenter l'aventure, de prendre le *beau risque* d'ouvrir un livre de S.F... qu'il soit écrit par une femme ou non. **Q**

À l'honneur

Mon biscuit est du gâteau



L'album *Mon chien est un éléphant* (Annick Press) a valu à ses auteurs, Rémy Simard et Pierre Pratt (illustrateur), le Prix du livre Monsieur Christie pour la catégorie sept ans et moins. Se

trouvaient aussi en nomination Nicole Nadeau et Hélène Desputeaux pour les albums *Caillou : Non, j'ai dit non* et *Le cauchemar* (Éd. Chouette), Dorothée Roy et Dominique Jolin pour *Un prof extra* (Éd. du Raton Laveur), M. Luppens, C. Gagnon, L. Meloche et R. Paradis pour *Proverbes et animaux* (Éd. du Raton Laveur).

Dans la catégorie huit à onze ans, le lauréat francophone fut Denis Côté pour *Le Parc aux sortilèges* (Éd. La courte échelle), et les autres finalistes étaient Dominique Demers pour *La nouvelle maîtresse* (Éd. Québec/Amérique), Pierre Desrochers pour

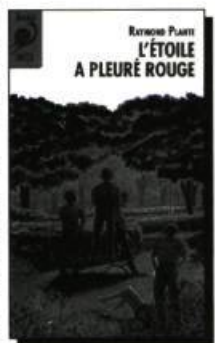


Xavier et ses pères (Éd. Pierre Tisseyre), Jasmine Dubé pour *Fais un vœu, Nazaïre* (Éd. La courte échelle).

Finalement, dans la catégorie douze ans et plus, c'est *L'étoile a pleuré rouge* de Raymond Plante (Éd. du Boréal) qui a remporté le prix, se dé-

marquant des finalistes Dominique Demers (*Ils dansent dans la tempête*, Éd. Québec/Amérique), Reynald Cantin (*La lecture du diable*, Éd. Québec/Amérique) et Marc Laberge (*Destins*, Éd. Québec/Amérique).

Les prix du livre Monsieur Christie, dont les catégories avaient été remaniées en cette cinquième année d'existence, ont été remis le 18 mai



à Toronto. Les bourses aux lauréats anglophones et francophones totalisaient 45 000 \$.

Prix Québec/Wallonie-Bruxelles du livre de jeunesse 1995

Le 30 mai dernier, à l'occasion du gala du Salon du livre de Québec, était dévoilé le nom de la lauréate du Prix Québec/Wallonie-Bruxelles 1995. Le thème était «la famille», en cette année internationale de la famille. C'est Dominique Demers qui a remporté le prix, pour le deuxième volet de sa trilogie *Marie-Lune*, *Les grands sapins ne meurent pas* (Éd. Québec/Amérique).

Accompagné d'une bourse de 3500 \$, le prix est donné en alternance à un créateur belge ou québécois et comporte une aide financière à l'éditeur pour la diffusion du livre primé dans l'autre pays de l'entente. **Q**

